

Abstraire *Forces*

Marie-Andrée Brault

Numéro 117 (4), 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brault, M.-A. (2005). Compte rendu de [Abstraire : *Forces*]. *Jeu*, (117), 22–24.

MARIE-ANDRÉE BRAULT

Abstraire

Les collaborations entre le Québec et l'étranger se font peut-être plus nombreuses sur nos scènes, mais elles sont encore assez rares pour que l'on observe avec curiosité ce qui surgira de ces rencontres artistiques. Qui plus est, nous connaissons bien souvent davantage les metteurs en scène étrangers par ce qu'on en a lu que par ce qu'on en a vu. Aussi la mise en scène de *Forces*, de August Stramm, proposée par Stanislas Nordey, était-elle attendue. Privilégiant généralement les auteurs contemporains, Nordey a cette fois choisi de présenter l'œuvre d'un auteur expressionniste méconnu. Stramm, dont le théâtre n'a été traduit en français que tout récemment¹, gravitait autour de la revue *Der Sturm* au moment de la Première Guerre mondiale. Poète et dramaturge à la vocation tardive, il a été perçu par plusieurs de ses pairs comme l'auteur ayant vraiment permis à l'expressionnisme de s'accomplir dans la forme dramatique.

Forces, comme deux des autres courtes pièces de Stramm, *Éveil* et *Destinée*, s'inscrit dans la veine des expériences d'abstraction de l'expressionnisme allemand. Volontiers elliptique, l'œuvre ne paraît user de l'anecdote – un funeste triangle amoureux – et des personnages que pour leur capacité de médiation entre l'intention poétique et le spectateur. Stramm leur préfère le travail sur la langue, elle aussi elliptique, et son pouvoir d'évocation. C'est la densité du langage, la phrase syncopée, le travail sur une syntaxe qui joue peu de l'adjectif et qui privilégie le verbe à l'infinitif, ajoutant de la dureté par la précision et la concision, qui font l'intérêt de ce dramaturge. Les personnages n'en étant plus, ou à peine, restent en scène ces *forces*, justement, ces tensions que sont la paranoïa, la jalousie, le désir.

Cette recherche poussée à certaines limites par le dramaturge allemand explique en grande partie le fait que ce théâtre soit peu joué. Certes, l'aspect hachuré des répliques et la valorisation de la rupture et de la discontinuité, le travail sur la densité

1. August Stramm, *Théâtre et correspondance*, texte français et présentation de Huguette et René Radrizzani, Chambéry, Comp'Act, 2000.



Forces

TEXTE DE AUGUST STRAMM, TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR HUGUETTE ET RENÉ RADRIZZANI. MISE EN SCÈNE : STANISLAS NORDEY, ASSISTÉ DE CLAUDE LEMELIN ; SCÉNOGRAPHIE : EMMANUEL CLOLUS ; ÉCLAIRAGES : PHILIPPE BERTHOMÉ. AVEC MAXIME DESMONS, STÉPHANE JACQUES, MARIE-ÈVE PERRON ET SONIA VIGNEAULT. PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS, PRÉSENTÉE DU 21 FÉVRIER AU 2 AVRIL 2005.



Forces de August Stramm, mis en scène par Stanislas Nordey (Théâtre de Quat'Sous, 2005). Sur la photo : Marie-Ève Perron, Stéphane Jacques, Sonia Vigneault et Maxime Desmons. Photo : Yanick Macdonald.

et la répétition également ne sont pas très loin de la sensibilité contemporaine. Mais demeure l'aridité inhérente à ce type d'écriture, aridité que souligne plus que n'atténue la production du Quat'Sous.

Stanislas Nordey, pour sa mise en scène, a choisi de soutenir ce travail sur la langue par une grammaire du geste. Les acteurs se tiennent debout, en rang, et livrent leurs répliques sur un ton neutre, mais chargé de tension, les accompagnant de mouvements précis et répétitifs. Davantage instruments qu'instrumentistes, ils rendent leur double partition avec rigueur et aplomb. De son côté, le spectateur cherche à décoder les signes qui se superposent au texte – geste du bras vers le bas, la main pointant le sol ; geste du bras vers le haut ; boucle tracée dans les airs, etc. – et qui finissent par renvoyer à des concepts. Sans pour autant être une retranscription fidèle et toujours traduisible de l'intention de l'interprète (de l'affirmation à la question, en passant par le doute, par exemple), ce parti pris de la mise en scène se rapproche du procédé ou de l'exercice de style. Du coup, la difficulté de représentation du théâtre de Stramm ne me semble pas avoir été élucidée, mais plutôt

exacerbée par la mise en scène. Au lieu de ménager un espace pour que le poétique se déploie, elle le redouble par un système de signes qui le confine à la matérialité.

L'effet de redondance créé par ce choix esthétique provoquait par ailleurs un effet quasi hypnotique. Je ne me suis pas ennuyée devant ce court spectacle, happée par ce qui se déroulait devant moi, sa logique, son sens, et le pari que s'était lancé l'équipe de production. Mais tout absorbée que je fus, la question de la pertinence de ce théâtre s'est posée. Pourquoi faire ce théâtre ? Que nous dit-il ? Que provoque-t-il d'essentiel en nous ? Les partitions langagières et gestuelles prenant toute la place *pour elles-mêmes*, c'est le plaisir formel, voire ludique, qui domine chez le spectateur. Mais la hardiesse plastique, ici, se substitue à l'émotion esthétique et à la prégnance du poétique, réduisant la représentation à une expérience essentiellement cérébrale.

La quête de l'abstraction ne va pas sans soulever certains problèmes au théâtre. Difficile, en effet, d'occulter le corps de l'acteur, rappel concret du réel. Le corps constitue une sorte d'écran qui empêche l'acteur de n'être, comme peut parfois y arriver un texte ou plus aisément un éclairage, qu'évocation. Et pourtant, à la vue des quatre acteurs dressés comme des lignes blanches sur la toile que constitue le décor, sorte de boîte de placoplâtre à l'allure brute et inachevée, on est presque tenté d'y croire. Les interprètes ont été, à ce titre, d'une humilité et d'une constance remarquables.

Le jeu de Sonia Vigneault, tout en tension contenue et en précision, forçait l'admiration, alors que Stéphane Jacques étonnait par sa maîtrise de ce registre qu'il a fort peu exploré jusqu'à maintenant. Mais évoquer, c'est aussi chercher à faire ressentir. Or, j'ai perçu, j'ai saisi, mais je n'ai pas été traversée par *Forces*. De la même façon que la surenchère de cris, de déchirements violents ou de montées musicales qui tirent les larmes me donnent souvent l'impression que l'on veut m'émouvoir de gré ou de force, la pure virtuosité formelle ne me rassasie pas comme spectatrice.

Me reste donc de cette production le souvenir d'une grande cohésion; d'une recherche qui ne tolère pas de concession (au rire, à l'attendrissement, si « payants » en termes d'adhésion du public); d'un rythme travaillé au point de sentir la ponctuation de Stramm dans la représentation même (il faut souligner à cet égard la conception des éclairages de Philippe Berthomé, dont les couleurs devenaient intonations, alors que les noirs agissaient comme autant de points de suspension). Et l'impression que Stanislas Nordey et son équipe nous ont présenté davantage un objet de curiosité qu'une véritable rencontre avec une œuvre. **J**